

UN REVENANT

SCENE DE LA VIE CALIFORNIENNE

CHAPITRE I

UN PROLOGUE EN TROIS TABLEAUX

PREMIER TABLEAU—EN CALIFORNIE (1853)

Le soleil disparaissait lentement derrière l'horizon, et ses rayons en colorant d'une teinte pâle la haute cime des pins, achevaient de plonger dans l'ombre les profondeurs de la vallée. Parmi ces arbres, comme jadis Saül au milieu de ses compagnons, le roi Shasta les dépassait de toute sa haute cime et paraissait placé à l'entrée du vallon comme une immense sentinelle. Dans un étroit sentier resserré entre les deux montagnes, quatre hommes se traînaient péniblement, désireux cependant malgré leur fatigue de parcourir le plus de chemin possible, avant que l'obscurité ne fut devenue complète, et à en juger par l'apparence de leur physionomie et leurs vêtements, ces hommes devaient être des mineurs. D'ailleurs en regardant plus attentivement, la mule qu'ils chassaient devant eux était chargée de leurs outils, soit que ces hommes partissent à la pénible découverte d'un gisement, soit qu'ils rentrassent chez eux pour y jouir d'un repos bien mérité.

C'étaient là des hommes de 49, de ces hommes qui pendant cette période furieuse de la soif de l'or abandonnaient tout, famille, patrie, amis, pour courir après la fortune. Mais la fortune est femme ; et souvent ils revenaient au foyer paternel, usés, vieilliss, ne rapportant pour tout bagage, qu'une quantité d'aventures plus ou moins extraordinaires, dont le récit charmait les veillées du soir. Ceux dont nous parlons avaient été plus heureux. Après avoir travaillé, lutté, souffert pendant quatre ans, avoir enduré la faim, la soif, la chaleur les privations de toutes sortes, ils rontraient enfin au bercail, rapportant avec les récits de leur aventure, une jolie fortune. Ils étaient au nombre de quatre : c'étaient James Raesoner et ses deux fils, Mark et John, et son gendre Ralph Rowland.

—Dites-donc, père, dit Mark, ne ferions-nous pas mieux de planter ici notre tente ? Je me sens entièrement incapable de marcher plus longtemps.

—Prends courage, mon garçon, répondit le vieillard, prends courage. Nous avons encore une heure de jour devant nous, et nous devons profiter de tous les instants. Il y a aujourd'hui quatre ans, que nous n'avons vu les visages chéris qui nous attendent à la maison. Quatre ans ! Songez-y... quelle éternité cela fait ! Comment peux-tu penser à perdre un seul moment, maintenant que nous sommes en route pour des lieux qui nous sont chers et prêts à recevoir des parents bien-aimés ? Moi, je ne m'en sens pas capable. En avant, donc, et un dernier effort !

—Vous avez raison, père, dit Mark tout en précipitant ses pas chancelants. Vous n'entendrez plus un mot de plainte sortir de ma bouche.

—La douce figure de Mary, que je vois constamment devant moi, me donne de la force, déclara Ralph Rowland. Je la vois sans cesse, avec son petit enfant dans les bras, le petit être aimé qu'aucun de nous n'a vu encore, et moi aussi je dis en avant.

—En avant, répondirent les autres comme un écho, et tous reprirent leur marche avec une nouvelle énergie.

Mais à peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, que le bruit strident d'une détonation déchira l'espace, et les quatre mineurs tombèrent sur la route, blessés ou mourants.

Alors, on eut pu voir débusquer d'un bouquet d'arbres situé à peu de distance, quatre hommes le visage couvert d'un masque et tenant encore en main leurs armes fumantes.

Ils s'approchèrent de leurs victimes, et, déjà ils s'apprétaient à les dépouiller de leur or, si péniblement gagné, lorsque Ralph Rowland se souleva sur son coude et les mit en joue avec son revolver. Le coup partit. L'un des meurtriers tomba la tête fracassée d'une balle ; mais avant que le pauvre Ralph eut pu

tirer de nouveau, les autres bandits sautèrent sur lui et l'eurent bientôt désarmé.

—Il paraît, s'écria celui qui paraissait être le chef des assassins, que nous ne vous avons pas bien servi à la première décharge ! Cette fois-ci nous nous y prendrons mieux.

Mais Ralph Rowland, ne parut pas entendre. Il ne pouvait que gémir de douleur et d'angoisse à la vue des corps de ses compagnons étendus, sans vie, à ses côtés.

—Regardez-moi, Ralph Rowland, s'écria le chef des meurtriers, en ôtant le masque qui lui couvrait le visage. Je suis Henry Calley, l'homme qui vous hait, et auquel vous avez enlevé le cœur de celle qu'il aimait. Vous souvenez-vous de moi ? J'ai juré que je vous tuerais, si vous parveniez à épouser Mary Raesoner, et c'est ce que je vais faire. Puis, possesseur de votre fortune, je retournerai à Colchester, informer Mary de votre mort, et j'espère bien qu'une fois les délais légaux écoulés, je réussirai à obtenir sa main. N'est-ce pas que la revanche sera complète ?

Mais Ralph s'était remis à grand-peine sur ses pieds, et se traînait vers l'infâme pour le saisir à la gorge.

—Ah, ah, ah ! ricana Calley. Je vois que je vous brise le cœur ! Mais le temps presse ! et tout en parlant, il leva son revolver, et renversa à ses pieds son ennemi insensible et sanglant.

Ce dernier crime accompli, le meurtrier s'empara de tout l'or que portaient les mineurs, et il s'enfonça dans la montagne, conduisant la mule devant lui et abandonnant aux loups, le soin de dévorer les cadavres de ses victimes.

DEUXIÈME TABLEAU — LE LENDEMAIN DU CRIME

Le soleil de midi projetait ses rayons sur une jeune et belle tête de femme, assise sur les marches du perron d'une riante petite habitation de ferme, et jouant avec les boucles d'or d'un petit garçon aux yeux vifs, assis sur ses genoux.

—Ton père pourrait bien être ici aujourd'hui, mon chéri, disait-elle, et je me demande ce qu'il pensera de son petit Ralph ?

—Pas aujourd'hui, Mary—Mme Rowland, répondit une voix, pas aujourd'hui.

La jeune femme bondit sur ses pieds, regarda rapidement autour d'elle et poussant un cri, "Henry Calley, s'écria-t-elle !"

—Oui, c'est moi.

—Et mon mari.

—Il n'est pas revenu. Il est—il est malade. Il est très malade. Il—

—Parlez, cria la femme, Dites-moi tout !

—Mary, il est mort !

La pauvre femme jeta un cri perçant et s'abattit sur le sol.

—Qui est mort ? demanda une vieille dame, qui, en ce moment, apparut à la porte.

—Ralph Rowland est mort, assassiné par une bande d'Indiens maraudeurs.

La dame se laissa tomber sur les marches.

—Et mon mari—mes enfants ? bégaya-t-elle.

—Hélas ! madame ! Tous sont morts.

—Ah ! cria la malheureuse. Ce fut tout ce qu'elle put articuler, et, portant la main à sa poitrine, elle tomba à la renverse. Son cœur avait cessé de battre.

Alors, pour la première fois, Henry Calley trembla à la vue de son ouvrage. Mais cette faiblesse ne dura qu'un instant et il se raidit contre lui-même, pour jouer son rôle dans la dernière partie de ce drame atroce.

TROISIÈME TABLEAU — AU BOUT DE TROIS ANS (1856)

C'était par une belle journée de Dimanche, les cloches de la petite ville de Colchester carillonnaient gaiement.

A dix heures, une noce apparut devant la blanche et jolie petite église de la ville, et entra dans le saint lieu.

"Heureuse soit la fiancée sur qui le soleil luit ! dit le pasteur, qui debout, près de l'entrée, attendait les futurs époux ! et l'office commença aussitôt.